Marilú Mallet

How are you ?

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR LOUISE ANAOUÏL

Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Vue générale de la ville de Toronto (Canada), vers 1970.

Marilú Mallet est une écrivaine, scénariste et réalisatrice québécoise d'origine chilienne. Photo : Guy Borremans (1982).

How are you ?

TITRE ORIGINAL : *¿How are you ?*

TOUS LES DEUX RÉFUGIÉS. Tous les deux sans passeport. Avec des manteaux trouvés dans la poubelle. À essayer de nous adapter. Casimir a été pris en charge par une association de juifs qui s'évitent des impôts ; moi, par un comité d'anciens curés en Amérique latine. Lui, on lui a donné une télévision et des vêtements noirs ; à moi, seulement un vieux matelas plein de punaises. Lui, il parle de synagogue ; moi, de curés ; tous les deux avec un certain scepticisme, un arrière goût d'amertume au bord des lèvres.

Nous nous sommes rencontrés à l'école de langues. Un regard en passant et la classique conversation sur la météo : la neige pendant sept mois, le vent glacé qui transperce...

— Et le monde d'ici, tellement simple... Ils ne s'intéressent à rien ni à personne pour ne pas se compliquer la vie.

Lui, grand blond, les yeux bleus, le nez busqué : un visage de cinéma mais avec quelque chose de plus, avec des cheveux noirs frisés. Ça donne un couple assez frappant...

Le métro n'arrivait pas...

— Qu'est-ce qui se passe ?

Un indifférent en imperméable gris m'a répondu qu'ils nettoyaient le sang.

Peut-être bien que tout a commencé avec cette phrase affolante, quand nous avons compris en même temps que c'était un suicide de plus...

— Ah, février ! s'est exclamé Casimir.

Station Berri, puis direction Longueuil, ensuite un autobus plein de Grecs, d'Arabes, de Portugais, de Pakistanais, etc, tous bleus de froid. Un vrai rêve ! Quarante-cinq dollars par semaine pour apprendre l'anglais. Il était de Lodz ; moi, de Valparaiso. Il était parti de Pologne parce qu'il était juif ; moi, c'était les militaires.

La méthode des cours est simple mais efficace. Le professeur dit : « *How are you?* » et chacun notre tour, nous, les écoliers trop grands, barbus, empâtés, l'air déprimé, nous répétons : « *How are you?* » Le premier jour, la tête me tournait après ma centaine de « *How are you?* » sans compter ceux des autres. Casimir me faisait signe qu'il devenait fou. Je lui ai souri. Vingt semaines de loyer payées, voyons !

Trente minutes de repos pour dîner, loin de « *How are you?* » mais avec le bruit étourdissant des machines à soupe et des machines à Coke de la grande cafétéria. Nous nous sommes assis ensemble parmi les cinq mille immigrés de l'école de langues. Tous avec de petits plats de chez eux, riz, *shish-kebab, goulash* ou *empanadas,* pâtes ou massepain, enveloppés dans du papier d'aluminium ou des sachets de plastique. Nous n'avions encore jamais goûté la soupe de machine ou le café au pétrole.

— Je pense que j'ai la fièvre.

— Ce sont les cours, a-t-il affirmé. C'est comme s'ils effaçaient le pouvoir de raisonner, comme s'ils enregistraient par-dessus...

Pourquoi donc une phrase bien tournée par une personne qui a de l'allure semble-t-elle plus convaincante ! Dans une autre langue, on a l'impression que les mots retrouvent leur véritable signification. On s'est regardé comme deux solitaires qui trouvent enfin quelqu'un. Il m'a demandé si j'avais de la famille ; j'ai une sœur, et mon père. Lui, il est fils unique et sa mère est restée toute seule en Pologne.

À la fin du repas, une sonnerie électrique stridente a vidé la cafétéria. Les poubelles débordaient de restes et de papiers. Les tables étaient couvertes de miettes et de cendres. Et l'après-midi a passé comme la matinée : *How are you ?*

Nous sommes revenus par le même métro. Il habite près de Waldman's, boulevard Saint-Laurent, à côté du Portugais qui plume des poulets vivants devant le client. Les cous et les pattes de poulet de sa soupe juive à l'orge viennent de là. Tout près, il y a les Quatre Frères, Warshaw, une fromagerie et toutes ces boutiques de produits étrangers à bon marché.

Moi, je demeure avenue Van Horne, près de la poste, du supermaché, de la pharmacie, de la banque et de l'arrêt d'autobus. Le quartier n'est pas si mal ; c'est ce que je me dis de temps en temps pour me remonter le moral.

La chambre de Casimir est au-dessus d'un restaurant de bagels et de viandes fumées. Quant à moi, je vis au dessus d'une pizzeria. Qui infeste d'ailleurs l'immeuble de cafards. Quand je vais à la toilette la nuit, il y en a dans le lavabo, dans le bain, dans tous les coins. Des cafards pâles, longs, dorés, au contraire des chiliens, noirs et tout ronds.

— Et les Polonais? Ils ont quelque chose de spécial?

— Peut-être bien, répond Casimir.

Lui, sa cuisine en est pleine à faire peur. L'exterminateur qui y est allé il y a quinze jours, lui a dit que chaque cafard pond quatre-vingts œufs qui mettent vingt-huit jours à se transformer en adulte qui pond quatre-vingts œufs qui, etc. Son propriétaire, juif polonais lui aussi, est un gros aux cheveux gras qui économise l'huile à chauffage. Moi, j'ai de la chance, je ne gèle pas ; en fait, j'étouffe la plupart du temps. J'habite un quatrième, avec ascenseur, mon cher! Un ascenseur qui se ferme à clé, une par étage.

La propriétaire, une couturière grecque qui porte une perruque blonde, habite l'appartement en face du mien. Quelque fois, irritée, je frappe chez elle et j'essaie de lui faire comprendre par gestes qu'une de ses clientes a oublié de refermer la maudite grille de l'ascenseur et que je viens de me payer les cent trente-deux marches de l'escalier. Autre bizarrerie au sujet de cet ascenseur : le lundi, un locataire désœuvré y dessine un gigantesque sexe masculin à la craie de couleur et chaque lundi, quand le fils de la Grecque, saoul et furieux, découvre le dessin, il vient frapper dans les portes à grands coups de pied en réclamant le coupable...

— Pas facile de dormir, Casimir !

De Berri à Longueuil, Longueuil à Laprairie. Tous les jours. Tous les cours à côté de Casimir. Les autres élèves? Une danseuse bulgare qui s'est échappée d'un avion à l'escale de Gand ; Mahmala, un industriel libanais méprisant ; trois Haïtiens qui se sont sauvés de la dictature de Duvalier ; un ouvrier grec ; une jeune Portugaise silencieuse qui travaille de nuit ; Carlos, un instituteur colombien et le professeur, un grand Indien courtois, tout à fait Great Britain mais en plus brun. Onze personnes en tout, assises dans une salle surchauffée avec l'horizon tout blanc de la neige derrière les fenêtres. L'un à côté de l'autre. Je le regarde ou il me regarde. Il soupire souvent, impatiemment, en levant les yeux au plafond.

Le lundi, on commence presque toujours par « *What did you do during the week-end?* » Nous apprenons comme ça, dans un anglais très limité, que la femme de Mahmala le lave tous les jours, que Nikolas, le Grec, est gardien de nuit à la Canadian Railroad, que la Portugaise s'appelle Ilda et vit avec sa mère et sept sœurs, que le Colombien est venu avec famille et bonne ramasser de l'argent pour s'acheter une maison. Moi, je ne dis pas grand-chose et Casimir, lui, déclare qu'il est le seul juif qui mange du hareng fumé toute la semaine.

J'oubliais Félix, un ex-curé espagnol, dernier arrivé au cours. Il veut à tout prix rattraper ses années d'abstinence. Il s'approche des filles sous n'importe quel prétexte, sans aucun résultat semble-t-il. Mais ça ne le dérange pas ; les yeux dans le vague, il se met à imaginer ce qui n'arrive pas.

Pendant les récréations, on bavarde... Il y a presque toujours quelque chose qui se passe dans un de nos pays : des morts, un coup d'État militaire, des escarmouches, une nouvelle crise économique ou une quelconque calamité exotique, un tremblement de terre, une inondation, un cyclone ou une sécheresse.

À midi, Casimir et moi, nous allons marcher dehors. Il raconte qu'il fait plus froid à Montréal qu'en Sibérie. Moi, je n'avais jamais vu de neige et je ne me suis pas encore habituée à voir les stalactites dans la moustache des enrhumés. Lui, il connaît les grands froids de Pologne. Il m'explique comment mettre mon écharpe, mon bonnet, mes gants ; et qu'il ne faut pas s'écraser le nez sur le métal, car il peut rester collé là et on se retrouve alors sans narines, avec une vraie tête de mort. Casimir soutient que l'anesthésie et la congélation, c'est pareil : on ne sent absolument pas que les cartilages durcissent, que les oreilles se détachent et s'enfoncent silencieusement dans la neige. Pour moi, tout est nouveau et je marche bien attentivement sur les trottoirs glissants, surtout avec un manteau si pesant et des bottes si grandes. Ici, tout est prévu, me rassure-t-il. Si quelqu'un glisse et se casse une jambe, il peut poursuivre la municipalité qui n'a pas fait son travail à temps. Ça peut toujours réconforter... Il y en a qui reçoivent une pension pour s'être retrouvé, du jour au lendemain, infirmes à vie. Les camions aspirateurs déneigent jour et nuit, en avalant un passant de temps en temps...

— Il faut faire très attention aux enfants, s'exclame Casimir.

Les autres élèves ne m'intéressent pas beaucoup. Ils sont timides, renfermés, et répètent platement n'importe quoi. Leurs activités de fin de semaine ne sont pas trop palpitantes non plus : courses, lavage, cuisine et télévision (pour ceux qui en ont). Y compris la description de leur appartement, du parc près de chez eux, du magasin où ils achètent et de l'autobus qu'ils prennent pour venir au cours.

Nous mangeons à toute vitesse le sandwich, toujours aux œufs, que nous apportons de la maison et nous sortons patiner durant le peu de temps qu'il reste. Pour cinquante sous, je me suis achetée des patins d'occasion chez un cordonnier juif du boulevard Saint-Laurent. C'est Casimir qui m'a donné son adresse. Lui, il était champion sur les lacs polonais. Moi, je me tiens à peine debout. Il me prend le bras pour m'aider et de temps en temps, sa main pèse un peu et il me regarde, yeux bleus et buée blanche autour de la bouche. Nous ne parlons pas. Le silence est confortable, presque familier. Quelquefois, il arrange mon foulard, je le laisse faire. Je les attends, ces petits gestes ordinaires. Sans rien dire, je le regarde, belle tête, comme si quelque chose passait doucement entre nous.

Après les cours, le métro. Nous prenons un café au restaurant de l'une des stations. Il me raconte ses mille façons de dépenser peu. Acheter des restes de poissons et de légumes, du vieux fromage. Fouiller les poubelles des magasins d'alimentation. Se bricoler une installation pour voler l'électricité de la rue (parce que l'association juive lui a aussi donné un poêle). On se quitte en s'embrassant. Il m'a retenue juste un peu trop longtemps. Juste assez pour que je le remarque, moi, et personne d'autre.

Maintenant que j'essaie de trouver les raisons de notre rapprochement, je me dis que c'est peut-être l'éducation ; lui, il a fait Économie et moi, Sciences sociales : les savants de la classe... Ceux qui parlent le mieux anglais, la langue du succès, du travail, la langue de la chance que tout le monde vient tenter. Beaucoup d'élèves nous approchent pour pratiquer et améliorer le peu qu'ils savent. Ce qui vaut un certain prestige dans une école d'immigrants. Parfois, les textes à répéter commencent par « *Try me* » ou « *Give me that chance* ». Pour stimuler nos projets d'avenir, je suppose. On doit aussi écrire des dialogues. Comme on nous a groupés par niveau, je suis toujours avec Casimir et nous nous amusons à écrire du théâtre. Il aime Strindberg ; moi, Ibsen. Il parle de Grotowski ; moi, de Polanski. D'ailleurs, il a un air de Polanski ! Je ne sais pas quoi... un air... Dernièrement, c'était une parodie de *Roméo et Juliette*. On la répétait dans un café, c'était le temps de partir, et, comme on se quittait, il m'a embrassée sur la bouche. Je l'aurais bien évité, sachant ce qui suivrait mais ça m'a prise au dépourvu. Lui aussi. Ce soir-là, il m'a téléphoné et a essayé de me donner des explications. J'ai dormi tranquille : il a une figure d'enfant sage.

De cours en cours, de récréation en récréation, de regard en regard, le cours va se terminer. La vie au Canada exalte toujours autant le professeur qui nous passe des films sur la vie d'un bûcheron, l'histoire d'un conducteur de tracteur, la fin de semaine d'un ouvrier déneigeur, enfin, une série de films optimistes sur les joies du travail productif. Il nous apprend aussi des chansons du genre « *Jingle Bells* » que nous chantons en chœur, souriants et discordants de tous nos accents. Mais surtout, il nous apprend à parler au téléphone et à remplir des demandes d'emploi car, après tout, on est là pour ça... alors, au travail ! Plissez les visages et froncez les sourcil !

— Marcia, on s'en va ensemble aujourd'hui, m'a proposé Casimir à la récréation.

Nous avons donc pris l'autobus de l'école jusqu'à la station Longueuil. Comme nous passions au milieu des boutiques, à côté du kiosque de loterie, j'ai sorti un billet. Il m'a dit :

— Non, non, c'est moi qui paye !

Mais nous ne sommes pas allés plus loin, nous restions plantés là, à attendre, à regarder les gens passer dans les tourniquets. Soudain, il s'est écrié :

— Voilà !

Deux billets que les machines avaient rejetés.

— J'attends toujours mais je passe toujours gratis !

Les petites économies, l'argent, gagner par-ci, gagner par-là, ça me gênait. C'était juif jusqu'aux tripes.

Dans le métro, il m'a invitée chez lui :

— ... Il y a tellement longtemps que je veux t'inviter. J'ai une très bonne soupe, tu vas voir ! Les restes, c'est ma spécialité !

J'ai hésité un peu puis je me suis mise à rire. Ma première invitation dans cette ville et j'allais la refuser ?

Chez lui ; c'était tout petit, juste une chambre. Il partageait la salle de bain avec le propriétaire. Nous avons mangé la soupe et des harengs fumés. Frais ou pas, c'était pas mauvais. On a bu du vin et je me sentais un peu éméchée. La pièce était blanche et vide, aucune décoration, pas même une chaise, seulement le bord du lit. Il m'a demandé de lui parler du coup d'État. Il n'arrivait pas à comprendre ce qui s'était passé. Un pays modèle ! Unique en son genre ! Moi, comme d'habitude, je répondais : les multinationales, l'impérialisme... Un petit pays pauvre n'a pas de droit de décision. Il me parlait de la Pologne, l'occupée, la divisée, la démembrée durant des siècles. Elle a même été effacée de la carte à un moment donné. Je l'écoutais qui m'attaquait en disant que le socialisme, c'était se battre pour la paranoïa quotidienne, pour le pouvoir des fonctionnaires. J'en ai par-dessus la tête de ces discussions. Je ne répondais pas, il ajoutait :

— ... d'un côté, les multinationales, mais de l'autre... Dans le fond, vous avez copié nos erreurs.

Il s'est arrêté, s'est approché de moi et m'a longuement embrassé la main.

La tête ailleurs, je m'écartais un peu.

— Je n'ai pas eu personne près de moi depuis des mois. Allonge-toi un peu !

J'ai reculé, effrayée.

— Pourquoi ne pas s'accorder un peu de tendresse ? disait-il, avec ses beaux yeux transparents. Il appuyait sa tête sur mon épaule.

— Il neige.

Et prenant mon visage entre ses mains, il a dit lentement :

— Tu es tellement belle...

Je ne disais rien. Je me laissais aller au moment ; la neige et le vent glacé dehors alors que nous étions tous les deux réfugiés bien au chaud sur le bord du lit, mais pour des raisons peut-être contraires. Je me serais enfuie mais nous nous sommes embrassés à n'en plus finir de désespoir et de solitude. Je tremblais.

— Qu'est-ce que tu as ? m'a demandé Casimir qui me caressait les cheveux.

Je pleurais doucement. Il a répété :

— Viens donc...

C'était presque convaincant mais j'étais infiniment triste. J'ai fait un effort, j'ai murmuré :

— Casimir... Je ne suis pas capable...

Il a éteint la lumière. Peu à peu, nous nous sommes déshabillés, nous nous sommes enlacés maladroitement. Et tout à coup, j'étais à côté et je lui racontais mon arrestation

— ... C'était dans un poste de police... deux qui me tenaient, l'autre frappait...

Il a rallumé. À travers mes larmes, je l'ai vu, nu, avec d'énormes cicatrices sur une épaule et un bras. Lui découvrait les marques sur ma poitrine et mon dos.

— Ça aussi ? Il indiquait les brûlures sur un de mes seins.

J'ai fermé les yeux, je ne voulais plus parler, je ne voulais plus me souvenir de rien. Quand je l'ai regardé de nouveau, il était grave. Dur et tragique. Ses cheveux blonds tout mêlés.

— Je vais te dire un secret, a-t-il dit à voix basse, comme s'il avait peur d'être entendu : Je ne suis pas juif...

Il jouait avec mes doigts tout en continuant de murmurer :

— ... Il a fallu que j'apprenne le yiddish, que j'aille à la synagogue... Ça (il me montrait son bras), je me le suis fait en essayant de m'échapper de prison. Depuis des années, j'essayais de sortir de Pologne ; finalement, j'ai trouvé une organisation qui aidait les juifs à sortir... Sept ans à prouver des mensonges, à dire que j'étais le fils d'un amant juif que ma mère aurait eu du temps des nazis. Je marchais avec une pastille de cyanure sur moi, au cas où...

Il devenait mélancolique. Moi aussi. Il plissait le front et ses grands yeux rétrécissaient. Il a pris ma main et l'a serrée nerveusement. M'a passé un doigt sur le visage, faiblement, timidement. M'a embrassée sur la joue. Nous nous sommes enlacés, nous cherchions sur nos corps d'autres traces de douleur et de violence.

Il a éteint et l'obscurité nous a poussés sous les draps. Nous nous embrassions en pleurant, tous les deux solitaires, chacun dans son passé, dans son avenir et nous nous sommes endormis ensemble, l'un à côté de l'autre, tout seuls dans le même piège.

Le lendemain, c'était un samedi. Nous nous sommes levés tôt. Casimir a préparé du café et m'a dit de sa voix habituelle :

— Qu'est-ce que tu penses faire la semaine prochaine ? Le cours est fini. Comment vas-tu payer ton loyer ?

— Je ne sais pas... Je travaillerai à l'usine ou dans un restaurant...

— Tu es jeune, tu es belle. Laisse donc tomber le socialisme ! Je connais des industriels dans la cinquantaine qui se feraient un plaisir de t'épouser. Ville Mont Royal, c'est un beau quartier, de l'argent, des Cadillac, de grandes maisons. L'argent ne fait pas le bonheur mais ça aide, c'est sûr... Viens à la synagogue aujourd'hui, je t'en présenterai quelques-uns...

Je souriais mais c'était plutôt grimaçant, affligé.

— Tu es fou !

— Fou ? J'en ai assez d'être sur la liste d'attente, d'être pauvre, de fréquenter des insignifiants, des quel conques... Je veux de l'argent. Et j'en aurai !

Je l'observais qui s'excitait.

— ... Je pars pour Toronto. Ici, il n'y a pas d'avenir. La situation politique est instable. Le Québec, c'est un problème pour bientôt...

Il est allé vers le lit, a sorti une boîte à chaussures cachée dessous. Il m'a montré ce qu'elle contenait. La photo d'une femme affreuse. Il a pris le temps de voir ma réaction, puis il a dit :

— Je vais me marier !... Son père a une usine.

J'étais ahurie.

— Mais tu ne m'en avais jamais parlé !

— C'est par la synagogue...

Il m'offrait une tasse de café, il continuait :

— Tu sais, le romantisme, je voudrais bien y croire, mais c'est bien fini...

Non, je ne voulais pas de café. J'ai mis mon manteau, mes bottes, mon écharpe et mon bonnet.

— On va patiner lundi ? a-t-il demandé avec son sourire de cinéma et l'accent yiddish plein d'enthousiasme.

J'ai fait signe que oui. Sur le seuil, il y avait de gros cafards dorés comme ceux de chez moi. Oui, tous les deux, nous avions des cafards, c'était tout. Il neigeait. Les autobus salissaient les trottoirs avec leurs gaz d'échappement. Neige grise ou brune. Gens recroquevillés contre le vent glacé.

Le lundi, Casimir n'est pas venu à l'école. Je lui ai téléphoné. Pas de réponse.

Le cours s'est terminé.

Un mois plus tard, je recevais une carte postale de Toronto :

> Marié et gérant.
>
> Quand j'aurai ma citoyenneté, je changerai encore mon nom, il y a de l'antisémitisme par ici... Casimir Davis, ou même, Henry Davis. Je pourrai aller voir ma mère en Pologne et un de ces jours, je vais faire des affaires à Wall Street.
>
> *How are you ?*

Sans adresse de retour.

How are you ?
une nouvelle de Marilú Mallet
traduite de l'espagnol par Louise Anaouïl,
est parue dans le recueil
Les Compagnons de l'horloge-pointeuse,
aux éditions Québec Amérique,
à Montréal, en 1981.
ISBN : 2-89037-081-X

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-085-1
© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020
– 1086 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org